

## ALIENS EN PERIGORD

### CHAPITRE PREMIER

L'homme, le col du pardessus relevé jusqu'aux oreilles, les mains profondément enfoncées dans les poches, se hâtait. Les rues étaient désertes, au loin le vieux clocher égrène six heures. Les pas de l'inconnu résonnaient dans le silence de la nuit. Un chien errant traversa la rue devant lui, hésita un moment, regarda peureusement dans sa direction, puis reprit son chemin et disparut au détour d'une ruelle.

Un bruit de moteur se fit entendre et bientôt une vieille camionnette apparut tout au bout du passage que l'homme venait d'emprunter. Il ne tenait sans doute pas à être vu car il se dissimula vivement dans l'encoignure d'une porte. La vieille automobile passa devant lui sans que le conducteur le vit. Il attendit quelques minutes qu'elle se fût éloignée jeta un regard circonspect alentour, puis reprit son chemin.

Il atteignit bientôt les dernières maisons du village. Un peu à gauche, une grange découpait sa noire silhouette sur le disque blême de la lune. Il se dirigea résolument vers elle. Un rai de lumière filtrait sous la porte. Qui pouvait bien veiller à pareille heure de la nuit ? La porte s'ouvrit lentement avant même que l'homme n'ait frappé. Il entra vivement, la porte se referma derrière lui.

— Tout est-il prêt ? fit-il sans préambule.

— Oui, les spacewag sont signalés, ils seront là dans une heure environ.

— Bien Nos frères sont tous à leurs postes ?

— Je viens de consulter les derniers rapports, nous n'attendions plus que vous Tout s'est-il bien passé ?

— Parfaitement bien, j'ai laissé ma soucoupe à la base 2.

L'homme déboutonna lentement son pardessus, qu'il jeta à terre.

Il se redressa et apparût en combinaison blanche, un large disque rouge sang frappé d'un triangle noir se découpait sur la poitrine.

Le costume de celui qui se tenait respectueusement en face de lui était absolument identique. Le visage était extrêmement pâle, le nez aquilin, la bouche bien dessinée malgré des lèvres très minces, le front vaste dénotait une intelligence hors du commun, Il était légèrement plus grand que celui qui se tenait devant lui... Un mètre quatre-vingt peut-être.

— Bien Allons-y, fit-il presque brutalement.

Les deux hommes s'approchèrent de l'un des murs, une ouverture s'y dessina aussitôt et une vive clarté emplit la pièce. Un escalier métallique s'enfonçait profondément dans le sol. Ils descendirent un nombre incalculable de marches sans prononcer un mot jusqu'à ce qu'ils parviennent à un palier. Là, un énorme tube percé leur faisait face.

Ils entrèrent; immédiatement la plateforme s'ébranla et se mit à descendre à une vitesse vertigineuse. Cela dura de longues minutes. On devait bien être à quatre ou cinq cent mètres lorsque l'ascenseur s'arrêta. Les deux hommes sortirent.

Ils étaient dans une immense caverne naturelle aménagée. Le sol avait été nivelé et recouvert d'une matière ressemblant étonnement à du marbre, mais souple et chaude comme de la moquette. La grotte était emplie d'un bourdonnement continu comparable à celui d'une ruche. Une vingtaine d'hommes, tous vêtus de la même combinaison blanche s'activaient autour de nombreuses machines.

Au centre de la salle se trouvait une énorme sphère de matière transparente. L'homme s'en approcha. Du doigt, il suivit une ligne lumineuse d'un rouge sang qui, partant approximativement du centre de l'appareil joignait presque le bord de la sphère sur lequel, un œil exercé eut immédiatement reconnu la représentation de la voie lactée, du système solaire terrestre et de la Terre elle-même. Quelques triangles lumineux apparaissaient par intermittence.

— Ils ne sont plus qu'à quelques minutes !

— Il est donc temps de préparer la base. Tout doit se dérouler très rapidement. Les terriens ne doivent se douter de rien !

— N'ayez crainte, les écrans photoniques fonctionnent à merveille et aucun homme ne s'approchera d'ici, toutes les précautions sont prises, de plus hormis le village les environs sont déserts.

— Tout est donc pour le mieux, fit l'homme au pardessus et, pour la première fois depuis son arrivée, sa bouche s'étira en ce qui voulait, sans doute, ressembler à un sourire.

— Commencez le dégagement du terrain !

L'homme fit un signe, deux des êtres qui se tenaient immobiles nous loin de la sphère luminescente, s'approchèrent d'une machine surmontée de plusieurs antennes entre lesquelles circulaient un arc électrique. Ils enclenchèrent plusieurs touches d'un tabulateur. Un vaste écran se dessina sur l'une des parois de la caverne. L'image de la grange et du terrain qui l'entourait y apparut.

Un énorme cercle de plusieurs centaines de mètres de diamètre se découpa dans le sol et, comme aspiré, s'enfonça lentement, découvrant un immense cylindre métallique qui formait comme un piston.

— Ecran images tri dimensionnelles, vite ! ordonna l'homme au pardessus.

L'un des êtres appuya sur un levier et, bien que le disque de terre d'herbes, de pierres et d'arbres continua à descendre, des images se substituèrent au réel, et, de loin il était impossible même à l'œil le plus exercé de s'apercevoir de quoi que ce fut. Tout semblait normal, absolument normal. L'opération n'avait duré que quelques secondes et était passé inaperçue.

Pourtant non ! Au même instant une voiture passait sur la Nationale 703, à peu de distance de la grange. Elle était pilotée par un homme dont le métier était justement d'être observateur. Il était pilote de lignes et se nommait Pierre Laurin.

Pierre Laurin revenait d'une invitation chez des amis qui habitaient Le Bugue. Il était fatigué... Ces repas n'en finissaient pas et puis après il avait fallu raconter... il avait dû en voir du pays, lui un pilote de ligne... Il avait fallu non seulement raconter mais expliquer... et comment expliquer à ces braves gens qu'en ce vingtième siècle, siècle de la vitesse par excellence, un pilote de Boeing ou de Caravelle, n'était ni plus ni moins qu'un conducteur d'autobus ? Que connaissait-il de Tokyo ? L'aéroport... Pas grand-chose de plus. Le Fuji Yama, il l'avait vu comme tout le monde sur des cartes postales... Pékin ? On n'avait pas le droit de quitter l'aéroport et la seule chose qu'il connaissait parfaitement bien c'était la tour de contrôle et le visage du jeune Garde Rouge qui, invariablement et sans se lasser lui remettait un petit livre rouge à chacun de ses voyages.

Devant la petite mine déçue de la jeune fille de la maison, Pierre avait brodé, mélangé les souvenirs de quelques copains avec les siens propres afin de voir revenir un sourire sur le joli visage de son hôtesse. Bref, de fil en aiguille, le temps avait passé et il était près de 4 heures lorsqu'il avait quitté ses amis.

Fatigué, certes il l'était et, de plus, il lui fallait bien avouer que ces braves gens avaient un de ces Whisky... Cela aurait été un crime de ne pas lui rendre les honneurs qui lui étaient dus !

Enfin, il était temps d'aller se coucher. Dans 15 à 20 minutes, il serait allongé dans son sac de couchage bien au chaud dans sa caravane.

Pierre, 29 ans, était un célibataire endurci et un adepte du caravaning. Il lui restait une quinzaine de jours à passer dans cette délicieuse région du Périgord noir qu'il aimait tant. On y mangeait si bien. Pierre, gourmand comme tout homme qui se respecte, ne se lassait pas des foies gras, des truffes, des pâtés. Tous les bons restaurants de Sarlat, des Eyzies ou du Gugue avaient reçu sa visite. Mais ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'étaient les grottes, les abris préhistoriques. Il y en avait tant et tant qu'une vie n'aurait sans doute pas suffi pour les visiter tous.

Il s'émerveillait devant les peintures de Lascaux et de Font de Gaume, les sculptures de La Madeleine avec son magnifique renne gravée et son faon, la Vénus de Laussel, les bovidés de Bourdeilles ou les mammoths de Combarelles et de Rouffignac. Il restait confondu devant Proumeyssac et la grotte de Carpe-Diem.

A la suite de l'abbé Breuil, il parcourrait toutes les merveilles en solitaire, imaginant la vie, les peines, les joies de ces hommes qui y vécurent il y a des milliers d'années. Il les voyait luttant contre l'ours des cavernes dont les griffes acérées avaient laissées de profondes striures sur les parois des précaires abris. Il les suivait par la pensée lorsque les Cro-Magnon chassaient le cheval sauvage qu'ils avaient si bien représenté dans l'abri du Cap blanc. Il imaginait le premier potier façonnant malhabilement des lampes à huile comme celle que l'on avait retrouvée dans la grotte de la Mouthe.

Remontant les siècles, il visitait les châteaux qui jalonnent toute la Dordogne de Périgueux à Laussac, de Tayac à Beynac en passant par les Milandes et Sarlat.

— Demain, se dit-il. Plutôt, aujourd'hui, je retournerai à Proumeyssac.

Il se souvenait avec émotion du vieux guide si amoureux de « son » gouffre que l'on sentait qu'il ne guidait pas par métier mais par plaisir. Instinctivement, il regarda dans la direction du gouffre. Le saisissement faillit lui faire perdre le contrôle de sa direction. À quelques kilomètres, se découpant parfaitement bien sur le disque lunaire, la silhouette d'un gigantesque appareil venait d'apparaître. Pierre freina à mort et gara précipitamment sa voiture sur le bas-côté. Il sortit.

Pas de doute : c'était un engin volant, un appareil comme il n'en avait jamais vu. Il ne croyait pas aux extra-terrestres, aux Martiens comme il disait souvent à son ami André Demay qui, lui, y croyait dur comme fer, et pourtant là, il ne lui était plus possible de douter.

Les légères brumes provoquées par le whisky s'étaient brusquement dissipées. Il était parfaitement lucide et n'en croyait pas ses yeux. L'énorme engin ne bougeait pas, il mesurait sûrement plusieurs centaines de mètres de diamètre... Puis, brutalement il disparut. Il y eut un éclair blanchâtre, suivi d'une lumière palpitante. Quelques secondes plus tard, il aperçut de nouveau la massive silhouette auréolée de lueurs verdâtres qui se posait. Cela, il en était certain, à quelques kilomètres d'où il se trouvait.

Pierre réagit vite. Sortant un petit calepin, il nota scrupuleusement les coordonnées. Il s'était posé du côté de Proumeyssac. Y aller ; il fallait y aller ; tout de suite. Oubliant la fatigue, il remonta en voiture et démarra en trombe.

Il remonta vers Le Bugue. Arrivé au carrefour de la D35 et de la N703, il prit à gauche, empruntant l'une de ces petites départementales qui font le charme de la région, presque un chemin vicinal. Un quart d'heure plus tard, il se trouvait à l'emplacement présumé où avait dû se poser l'engin. Il pouvait être six heures et quart. Il marcha longtemps sans rien découvrir. Il lui sembla bien discerner un rai de lumière traçant un gigantesque cercle englobant une vaste prairie et quelques petits bois. La vision fut fugitive. Et puis, c'était impossible.

Il n'avait plus du tout sommeil. Il remonta en voiture et brancha la radio. Pas grand-chose à cette heure à part une émission musicale à l'intention des routiers. Il resta là longtemps, tapotant son volant, hésitant sur la décision à prendre. Prévenir la police ? Oui, il lui fallait aviser la gendarmerie. Même s'ils ne faisaient rien, au moins ils déchargeraient sa conscience. Mais, n'aillait-on pas le prendre pour un fou. Il aurait sûrement droit à la prise de sang. Il avait pas mal bu, c'était vrai. Alors ? Sagement, il décida d'attendre sept heures. D'ailleurs au Bugue, le commissariat n'ouvrait pas avant.

Il s'installa le plus confortablement possible et essaya de trouver le sommeil. En vain. Sept heures le surprit éveillé.

Franchissant la Vézère, côtoyant au passage les titanesques surplombs rocheux qui abritèrent les hordes pré humaines, Pierre ne put s'empêcher de penser à ce que lui disait souvent André.

— Quand on avait demandé à Einstein s'il croyait aux soucoupes volantes, il avait répondu que c'était des êtres qui étaient venus sur Terre il y avait 10 000 ans et qui y revenaient.

À l'époque cela l'avait fait bien rire ! Tout le monde savait qu'Einstein en dehors de sa distraction bien connue, avait le sens de l'humour. Jusqu'alors il avait été persuadé que la réplique du grand savant n'était qu'une facétie. Et pourtant si c'était vrai ? Si ces hommes dont il recherchait les traces au hasard des abris des cavernes, avaient eux aussi, dans le temps, reçus la visite d'extra-terrestres ?

Il en était à ce point de ses raisonnements, lorsque sans s'en rendre compte, il arriva devant la porte du commissariat. Il rangea sa voiture sous l'œil endormi du factionnaire et descendit.

— Je voudrais parler au commissaire, dit-il, répondant d'un geste de la main au salut du gendarme.

— Il n'est pas encore arrivé, Monsieur.

— Vers quelle heure sera-t-il là ?

— Oh, en général, il arrive vers huit heures. Cela vous fait une bonne demi-heure à attendre. Si je peux vous être utile... ? ajouta-t-il devant la mine déçue de Pierre.

— Non, vous êtes très aimable. Je voudrais lui parler personnellement.

— Alors, revenez vers cette heure-là. Allez prendre un café en attendant. Je crois que c'est ouvert au coin.

— C'est une bonne idée, cela me réveillera. Merci, à tout à l'heure.

— À votre service, fit le factionnaire portant la main à son képi.

— Un café ! Bien fort, à l'italienne, fit Pierre s'accoudant au zinc du petit bistrot, avec un croissant.

*Beau brin de fille*, pensa-t-il, le sexe dit faible, ne le laissait jamais indifférent. Elle était grande, brune, le type légèrement oriental avec ses grands yeux noirs bridés.

— Voilà un café dont vous me direz des nouvelles, sourit la serveuse, si vous l'aimez fort, vous allez être servi. Je vous l'ai bien tassé. Je vous prie de m'excuser, mais le croissant est un peu rassis, il est d'hier soir, la boulangerie n'est pas ouverte à cette heure-ci.

— Cela ne fait rien, ce sera très bien comme cela... Vous êtes de la région ?

— Oh non. Moi je suis de Périgueux, mais je viens ici pour la saison.

— Il y a beaucoup de monde ?

— Tout est plein. Les hôtels refusent du monde. Le patron a même loué ses chambres, c'est tout juste si je ne suis pas obligée de coucher dans la grange. Il vient surtout des Parisiens, des étrangers aussi, surtout des Hollandais. Ca se comprend, cela les changent de leur « plat pays » comme dit Jacques Brel.

— C'est vrai, approuva Pierre en souriant, et puis, il y a tant de choses à voir...

— On le dit, rétorqua la serveuse, visiblement peu convaincue, des grottes, des châteaux... vous savez, « ras le bol » comme dit Zanini !

*Décidément pour les références aux chanteurs à la mode elle est de première*, pensa Pierre.

— Il ne se passe jamais rien par ici ?

— Comment cela ?

— Je ne sais pas moi... quelque chose qui sorte de l'ordinaire, des histoires de fantômes. Avec tous ces châteaux ce n'aurait rien d'étonnant, des apparitions par exemple. Ou bien des soucoupes volantes, risqua-t-il pour juger de la réaction de la jeune femme.

Elle parut surprise, resta un moment comme interloquée, puis reprit en éclatant d'un rire un peu forcé :

— Je vois que Monsieur aime à plaisanter. Qu'est-ce qu'ils viendraient faire ici vos martiens ? Visiter les grottes ? Le musée des Eyzies ?... À moins qu'ils ne soient amateurs de foies gras ou de truffes ?

— Je plaisantais bien sûr. Combien vous dois-je ?

— Un euro vingt... sans le service

— Voilà, fit Pierre, posant un euro cinquante sur le comptoir. Il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne journée, Mademoiselle.

— Merci, Monsieur. Vous de même. Et bonjour aux Martiens. Si vous en rencontrez, ajouta-t-elle gouailleuse.

— Je n'y manquerais pas

Pierre sortit, longuement suivi du regard par la jeune femme. Si Laurin s'était retourné, il aurait pu constater que la petite serveuse ne souriait plus. Elle avait vivement refermée la porte derrière lui et s'était enfermée dans la cabine téléphonique. Elle ne toucha pas à l'appareil, mais sortit de la poche de son tablier un petit objet métallique. Un triangle. Elle le tint à bout de bras. Elle avait fermé les yeux et ses mâchoires s'étaient contractées.

Là-bas, à la base 1, *ON* savait déjà qu'un Terrien posait d'étranges questions

Cette nuit-là, les Analyseurs d'ondes-biologiques avaient noté la présence d'un curieux aux abords immédiats de la Base. Ces ondes étaient les mêmes que celles de l'homme du café. Désormais Pierre serait suivi. Aucun de ses faits et gestes n'échapperait aux *Visiteurs de l'espace* !

Visiblement, le commissaire n'était pas convaincu. Il avait écouté poliment, certes, mais Pierre se rendait compte qu'il avait du mal à conserver son sérieux et à réprimer un sourire.

— Mais enfin, Monsieur le Commissaire, je vous assure que je suis sain d'esprit, que je n'étais pas pris de boisson. Comme je vous l'ai dit, je suis pilote de lignes. Tenez, voici mes papiers. Nous passons très régulièrement des visites médicales, je n'ai rien aux yeux, je ne suis pas sujet à des hallucinations. Je n'ai jamais vu de rats sortir des murs, ni d'éléphants roses...

— Dieu me garde de mettre en doute votre bonne foi, cher Monsieur, dit le commissaire en se levant, mais des histoires comme la vôtre, j'en entends trois ou quatre par an !

— Vous voyez bien, je ne suis pas le seul !

— Tous les ...comment dirais-je ? témoins ne présentent pas vos qualités de sérieux. Tenez, il y a à peine trois mois, ce n'est pas à Proumeyssac que l'on a vu un atterrissage de soucoupe, mais à Rouffignac, et il y a six mois, mon collègue du Moustier me faisait savoir qu'un paysan en avait aperçu une du côté du Cap Blanc.

— Et vous n'avez pas fait d'enquête ?

— Si, bien sûr ! La routine, aucune preuve sérieuse, aucune trace... Vous savez, cher Monsieur, rien qu'en France, on signale plus de cent cinquante apparitions par an ; des cigares volants, des ballons volants et autres soucoupes. Il faudrait multiplier nos effectifs par dix. Que dis-je, par cent ! Et je ne vous cacherais pas que nous avons d'autres chats à fouetter. La circulation sur Terre nous intéresse beaucoup plus. De toute façon, ajouta le policier, après un instant de silence, soyez certain que je transmettrais.

— Je tiens à remplir une déclaration.

— Plus tard, plus tard... Ne vous inquiétez pas. Je vous convoquerais.

— Mais, mes vacances se terminent et...

— Eh bien, profitez de vos derniers jours. Dormez sur vos deux oreilles, coupa le policier.

— Si je comprends bien, vous ne me prenez pas au sérieux.

— Je n'ai pas dit cela.

— C'est tout comme. Vous me le faîte comprendre. Vous avez d'autres choses à vous occuper.

— Pour ne rien vous cacher, oui. Surtout en cette période. Que voulez-vous que je fasse avec dix hommes au total ? Enfin, si cela peut vous faire plaisir, faites une déclaration, fit le policier en haussant les épaules. Martin, prenez la déclaration de Monsieur. Vous voudrez bien m'excuser mais le travail m'appelle.

— Oui, je comprends, Commissaire, fit Pierre.

Il se leva et suivit le gendarme qui passa dans un bureau contigu.

Une demi-heure plus tard, après avoir essuyé quelques sourires narquois du fonctionnaire, les oreilles brisées par le bruit infernal de la vieille Underwood, il signait sa déposition et sortait du Commissariat.

Le commissaire parcourut des yeux les quelques quatre pages dactylographiées, haussa les épaules.

— Comme si nous n'avions que cela à faire ! Enfin, il est content ! Mettez-moi cela dans les affaires classées !